



Jusqu'à nous

TOME 2

NINON MONEREAU

Ninon MONEREAU

Jusqu'à nous

© Ninon MONEREAU, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8906-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À vous, mes lecteurs,
Merci pour chacun de vos retours.
Vous êtes une véritable source de joie
et de motivation au quotidien.
Ce livre est aussi le vôtre.*

1 - JULIETTE

— Alors, tu es contente de retrouver ta chambre ?

Après avoir déposé ma valise sur mon lit, je m'applique à simuler le sourire le plus convaincant dont je sois capable.

Puis je me tourne vers ma mère.

— Oui, c'est super d'être revenue à la maison.

Elle affiche un air satisfait, avant de désigner mon piano près de la fenêtre :

— J'imagine que c'est ce qui t'a le plus manqué aux États-Unis. Tu n'as pas dû avoir l'occasion de faire de la musique là-bas...

Je jette un œil à l'instrument, tandis que sa remarque me ramène immédiatement à *lui*. Enfin, si tant est qu'il se soit éloigné un instant de mon esprit.

— Effectivement, je n'ai pas pu jouer de piano. J'ai hâte de pouvoir m'y remettre, réussis-je à répondre en dépit de la boule qui obstrue ma gorge au point d'avoir la sensation d'étouffer.

J'ignore pourquoi je mens, mais pour le moment, ça me semble être mon seul moyen de survie.

— Bon, je te laisse défaire tes bagages. Je vais préparer le dîner, prévient ma mère en se dirigeant vers la porte.

— D'accord.

— Tagliatelles à la carbonara, ça te dit ? propose-t-elle alors.

— C'est parfait. Merci Maman.

À peine a-t-elle quitté la pièce que je m'empresse de retirer ce masque de « *Miss Sourire* » de mon visage. C'est presque un soulagement tant il me brûlait la peau depuis ma sortie de l'aéroport.

Voilà donc le seul réconfort à ma souffrance : pendant quelques minutes, je ne suis plus forcée de faire semblant.

Sans entrain, j'ouvre ma valise, puis je regarde autour de moi. Être dans cette chambre me paraît irréel. Rien n'a pourtant changé de place : les murs sont toujours de couleur beige, et mon lit à baldaquin semble toujours aussi douillet et confortable. Même la vue depuis la fenêtre sur les toits de Paris reste aussi plaisante.

Depuis que nous nous sommes installées ici, j'ai toujours adoré cette pièce. C'est un cocon dans lequel je me réfugie, et où ma créativité peut s'exprimer librement. Je ne compte plus le nombre de chansons que j'ai écrites sur ce bureau en bois clair, ni le nombre de livres que j'ai dévorés, assise dans ce fauteuil gris face à la bibliothèque.

C'est ma chambre, mon univers, mon chez moi. Mais paradoxalement, aujourd'hui, rien de ce qu'elle possède ne m'est familier. C'est comme si j'étais chez une étrangère.

— Juliette ? appelle soudain ma mère depuis la cuisine. Tu me rejoins ? Le dîner sera bientôt prêt.

Le son de sa voix me ramène à la réalité.

J'ignore depuis combien de temps je suis perdue dans mes songes. Ou perdue tout court. Les minutes semblent s'écouler différemment depuis que je suis rentrée, et je pousse un soupir en constatant que je n'ai pas commencé à défaire ma valise.

— Un problème avec tes pâtes ? s'enquiert-elle en pointant du doigt mon assiette.

Je baisse les yeux vers mon plat : je n'ai presque rien avalé, tellement mon estomac est noué.

Il est rare que ma mère se mette aux fourneaux, bien qu'elle soit plutôt bonne cuisinière. Mais son rythme de travail la retient souvent dans son cabinet d'architecture. J'ai donc pris l'habitude de dîner seule à la maison, tandis qu'elle se fait livrer au bureau.

Le fait qu'elle ait pris le temps de préparer l'un de mes plats favoris n'est pas anodin. Je sais qu'elle a voulu me faire plaisir. Alors pour ne pas la vexer, je me force à reprendre une bouchée.

— Excuse-moi, je lui explique en reposant ma fourchette. C'est délicieux. C'est juste que je n'ai pas beaucoup d'appétit après toutes ces heures de vol. Je me sens un peu barbouillée.

Elle me sourit d'un air entendu.

— Je comprends. Je n'arrive pas à croire que tu sois arrivée avec autant de retard ! Plus de six heures ! Ce n'est pas normal ! Quelle était l'excuse de la compagnie aérienne, déjà ?

— Un bagage abandonné, je crois..., je réponds d'une voix monotone.

Honnêtement, ce retard m'était complètement égal. Ce n'est pas comme si j'avais été impatiente de revenir ici...

— Je te trouve bien silencieuse, remarque ma mère tout à coup. Je pensais que tu aurais plus de choses à raconter après quatre mois passés à l'étranger.

Merde. Mon masque. Un moment d'inattention et le voilà tombé de mon visage. Je m'empresse de retrouver le sourire. Ce putain de sourire...

— Eh bien, c'était génial ! je m'exclame d'un ton faussement enjoué. J'ai adoré la Floride ! Il y a toujours du soleil et les gens sont adorables.

— Tu as eu l'occasion de sortir un peu pour visiter l'État ?

En une fraction de seconde, tous les souvenirs que je partage avec lui et que je tente de refouler reviennent à la surface : nos week-ends à la plage, nos balades au lac Eola, notre escapade à Camden...

J'avale ma salive, espérant ainsi pouvoir repousser cette douleur d'une violence surprenante. En vain.

— Je me suis promenée plusieurs fois dans le centre d'Orlando, mais je suis

surtout restée à l'université pour réviser mes cours, finis-je par articuler.

— Tu as bien fait, commente Maman après avoir bu une gorgée d'eau. J'ai reçu ton bulletin de notes. C'est excellent ! Ravie de voir que tu as suivi mes conseils. Ton travail a fini par payer, je suis fière de toi.

J'acquiesce mécaniquement.

— Et de ton côté ? je demande sans aucune curiosité. Quoi de neuf au cabinet ?

Elle m'adresse un sourire reconnaissant, visiblement ravie que je m'intéresse à son travail.

— Eh bien, tu ne vas pas le croire mais figure toi qu'on vient de me confier le plus gros projet de ma carrière ! Il s'agit de la rénovation complète d'un hôtel de luxe près de la Place Vendôme. La durée du chantier devrait s'étaler sur un an.

— Félicitations Maman. C'est formidable !

Je l'écoute distraitement pendant qu'elle me raconte les autres projets sur lesquels elle travaille. Elle s'attarde ensuite sur une altercation qu'elle aurait eue avec l'équipe chargée d'installer l'électricité sur un autre site.

Tel un robot, je hoche la tête quand il faut et pose les questions qui s'imposent. Mais au fond, j'ai l'impression de brûler vive, sauf que personne ne remarque l'incendie.

— Au fait, reprend-elle au moment où je pensais pouvoir enfin me libérer, je me suis dit que ce serait bien qu'on invite Sylvie et Martin à dîner un soir. Ça fait longtemps qu'ils ne t'ont pas vue. Tu pourrais leur raconter ton voyage.

Malgré moi, je laisse échapper un léger rictus.

Ma mère ne perd pas le nord et reprend vite ses petites habitudes.

Sylvie est sa meilleure amie, et la revoir n'est pas un problème car je l'ai toujours appréciée. Toutefois, je ne suis pas dupe. Je sais que le véritable but de ce dîner est de me faire passer du temps avec son fils, Martin, qui n'est autre que mon ex-petit-ami. C'est à croire que ma mère n'acceptera jamais notre rupture...

Son comportement m'agace, mais n'ayant aucune énergie pour polémiquer, je lui réponds ce qu'elle souhaite entendre :

— D'accord. Si ça peut te faire plaisir...

Sans surprise, elle affiche une mine réjouie.

— Il paraît qu'il y a de l'eau dans le gaz entre Martin et sa copine... Je pense qu'une oreille attentive lui ferait du bien. Je suis sûre qu'il y serait sensible.

Même si j'en meurs d'envie, je ne prends pas la peine de lever les yeux au ciel.

Je ne comprends pas sa fixation sur Martin. J'aimerais tellement qu'elle me fiche la paix avec lui et qu'elle se concentre sur sa propre vie sentimentale. Seulement je doute qu'elle en ait une...

Mon père est mort il y a plus de quatre ans maintenant. Et depuis, je ne l'ai jamais vue avec qui que ce soit. Elle ne m'a d'ailleurs jamais rien dit à ce sujet, comme si c'était tabou... Pourtant, je ne lui en voudrais pas si elle rencontrait quelqu'un.

Bien qu'elle consacre tout son temps au travail, je suis sûre qu'il lui arrive d'être sollicitée. Ma mère est une très belle femme : brune, les yeux verts. Elle est toujours parfaitement apprêtée et maquillée. Même aujourd'hui, alors qu'elle n'est pas au bureau, elle porte sa jupe crayon habituelle et ses escarpins à talons. Quant à son brushing, il est impeccable.

Je me demande comment elle réagit lorsqu'un homme tente de la séduire... Est-elle comme je l'imagine ? Aussi froide qu'un glaçon ?

— Maman, si ça ne t'embête pas, je vais filer prendre une douche et aller me coucher. Je suis épuisée.

Elle acquiesce d'un signe de tête avant de se lever de table.

— Très bien. Va te reposer.

Je pousse un soupir de soulagement jusqu'à ce qu'elle ajoute :

— Il faut que tu sois en forme lundi matin. N'oublie pas que j'ai dû faire jouer mes relations afin que tu obtiennes ce stage. Je compte sur toi pour faire bonne impression. C'est ton avenir qui est en jeu.

Comment l'oublier ? Je ne suis revenue que pour cette raison...

Malgré l'acidité de son petit discours, je ne bronche pas et je l'aide à débarrasser nos couverts.

Après être passée par la salle de bain, mes jambes sans vie me ramènent à ma chambre, exilée de l'endroit où je voudrais être par-dessus tout. Et en quelques secondes, un torrent de larmes inonde mon visage. J'ai concentré toute mon énergie à les retenir durant ce dîner, par crainte qu'elles ne me trahissent. Cette fois, je n'en ai plus la force, ni l'utilité... Alors je les laisse couler sans retenue.

Ma valise pleine atterrit sur le sol, puis je me glisse sous les draps d'un froid glacial. Et j'ai beau chercher, je ne retrouve pas la chaleur de son corps pour me réchauffer.

Je me retourne encore, quand je me souviens avoir dans mes bagages la seule et unique chose qui pourrait m'aider à passer la nuit. Sans perdre une minute, je me relève et récupère ce que je suis venue chercher : son t-shirt.

Il le portait la veille de son départ, et je ne crois pas qu'il ait vu que je l'avais fourré dans ma valise. Je ne lui ai rien dit, sans doute parce que j'avais un peu honte. Mais c'était vital, il me fallait quelque chose de lui.

Je retire rapidement mon débardeur et, après avoir inspiré son parfum, j'enfile le t-shirt. À défaut de sentir la chaleur de son corps, j'aurai au moins contre moi l'odeur de sa peau.

Une fois recouchée, mes yeux restent fixés au plafond, et je m'interroge : que fait-il de l'autre côté de l'Atlantique ? Pense-t-il à moi autant que je pense à lui ? Fait-il semblant d'aller bien devant les autres ?

Toutes ces questions me font frémir, et je ne sais pas par quel miracle je finis par m'endormir.

Lorsque je me réveille, je réalise qu'il n'est pas là et en un instant, mes larmes se remettent à couler.

Combien de temps vais-je devoir endurer ça ? La douleur finira-t-elle par s'estomper ?

Tremblante, je jette un œil à mon téléphone : quatre heures du matin. Et